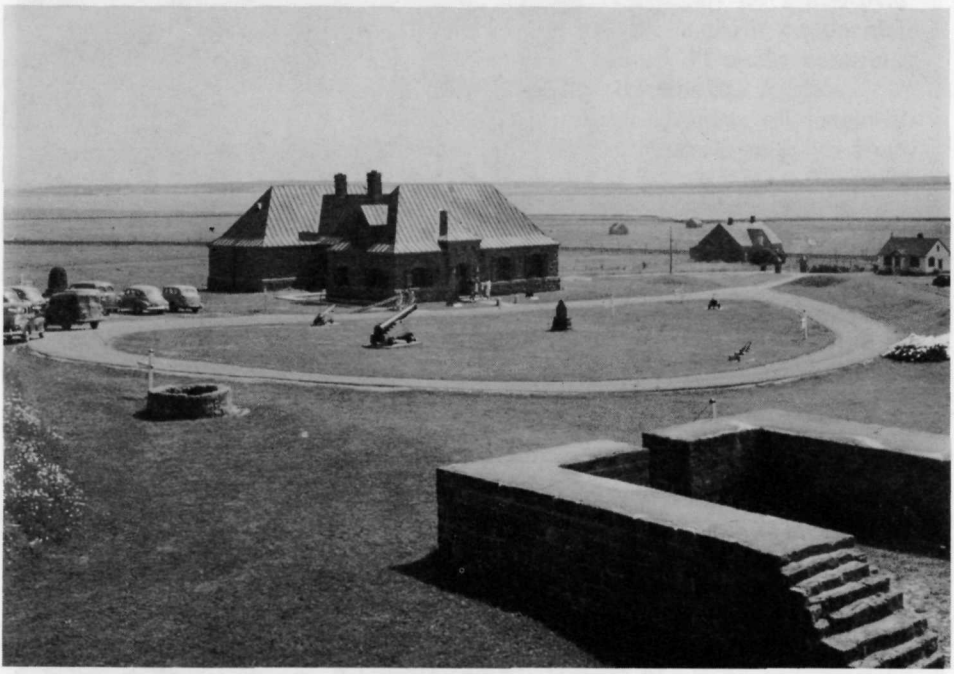
Parc historique national du fort Beauséjour

Aulac (Nouveau-Brunswick)

Canada



«UNE NATION SAGE CONSERVE SES ARCHIVES . . . RECUEILLE SES DOCUMENTS . . . FLEURIT LES TOMBES DE SES MORTS ILLUSTRES . . . RESTAURE SES IMPORTANTS ÉDIFICES PUBLICS ET ENTRETIENT LA FIERTÉ NATIONALE ET L'AMOUR DE LA PATRIE EN ÉVOQUANT SANS CESSE LES SACRIFICES ET LES GLOIRES DU PASSÉ.»

. . . Joseph Howe

Publié avec l'autorisation de
l'honorable Jean Chrétien, C.P., député,
ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien

Bastion de terre qui date de la période française

Parc historique national du fort Beauséjour

Aulac (*Nouveau-Brunswick*)

Au milieu du XVIII[e] siècle, la ligne de démarcation entre l'influence française et l'influence anglaise en Acadie se confondait avec la ligne de partage créée par la Missaguash, une des quatre rivières qui arrosent le versant sud de l'isthme de Chignectou.

En 1710, les soldats de la Nouvelle-Angleterre, secondés par les forces régulières britanniques, s'étaient emparés du fort français de Port-Royal: en un seul combat ils avaient ainsi fait la conquête de la partie continentale de la Nouvelle-Écosse. Trois ans plus tard, le traité d'Utrecht confirmait cette conquête et l'Acadie passait officiellement aux mains des Anglais.

Mais qu'était au juste l'Acadie? Dans l'esprit des Anglais, elle englobait une partie de ce qui est aujourd'hui le Nouveau-Brunswick; mais les Français qui espéraient reprendre rapidement la partie continentale de la Nouvelle-Écosse, se faisaient une tout autre idée des limites géographiques de l'Acadie; ils étaient décidés à céder le moins de terrain possible.

Le moment, du reste, semblait leur être favorable. Les Français pouvaient compter sur les attaques surprises des Indiens, leurs alliés, pour écraser la petite garnison indisciplinée d'Annapolis-Royal et les quelques détachements placés ici et là dans la péninsule. Tandis que les Anglais tenteraient vainement de repousser les attaques des Indiens, la population de l'Acadie, composée presque entièrement de Français, opposerait tout au moins une résistance passive aux conquérants étrangers. Ces mêmes forces françaises qui assuraient la possession de Louisbourg, dans l'île du Cap-Breton, et qui protégeaient les établissements de la Nouvelle-France sur les bords du Saint-Laurent, pouvaient se déplacer par terre et par mer jusqu'à l'étroite bande de terre de Chignectou et enrayer la poussée anglaise vers l'est; du même coup, leur intervention apporterait un encouragement moral et matériel qui gagnerait les neutres de l'Acadie et les entraînerait du côté de la France.

Les Français occupaient l'isthme de Chignectou depuis 1672, époque à laquelle Jacques Bourgeois, médecin et trafiquant de fourrures, vendit sa ferme de Port-Royal et fonda, avec le concours de ses deux gendres, un nouvel établissement qui prit le nom de colonie Bourgeois. Plus tard, ce nom fut changé en celui de Beaubassin, nom qu'on donnait apparemment à cette région dès 1612 et qui resta, après 1676, à la seigneurie de Chignectou concédée au sieur de la Vallière, explorateur et commerçant.

Les Acadiens de Beaubassin s'accommodèrent bien à la lutte que se livraient Français et Anglais dans le Nouveau Monde. Quand les Anglais prirent Port-Royal, en 1690, Bourgeois, qui était toujours chef de la colonie malgré la présence du sieur de la Vallière, se rendit sur les lieux et donna à l'amiral anglais victorieux l'assurance de sa soumission à l'autorité anglaise. En retour il reçut une promesse écrite que Beaubassin ne serait jamais en danger tant que la colonie resterait sous la domination anglaise.

La même promesse fut faite au capitaine Ben Church, chef indien de Boston, lors de l'attaque qu'il dirigea sur Beaubassin, en 1696, avec 250 tirailleurs coloniaux et 150 Indiens, mais elle ne produisit pas grand effet

sur les hommes de Church. Ceux-ci s'arrêtèrent plutôt à l'ordre officiel affiché par les Français dans la chapelle de la colonie. Voyant là un manque apparent de loyauté envers les Anglais, les coloniaux brûlèrent la chapelle; ils avaient déjà détruit des habitations et massacré les troupeaux que possédaient les habitants de Beaubassin. De nouveau en 1704, Church lança sur Beaubassin une expédition de représailles; ayant rencontré une résistance armée, il réduisit en cendres une vingtaine d'habitations et abattit dans les champs 120 têtes de bétail.

Hormis les incursions de Church, tout allait pour le mieux à Beaubassin. Il suffisait d'un portage d'une lieue, entre la rivière Missaguash et Baie Verte, pour traverser l'isthme. Baie Verte était devenue pour les Acadiens un grouillant centre d'échanges. Une pêcherie y avait été ouverte dès 1619 et l'on y venait pour trafiquer avec les pêcheurs. Plusieurs Acadiens s'y fixèrent et se mirent bientôt à passer des fourrures à Québec, les vivres prenant le chemin de Louisbourg.

En cette prospère colonie de Beaubassin naquirent plusieurs établissements dont l'un était situé sur le point culminant de la plus haute des trois crêtes qui traversaient les marais de Tantramar. Cet établissement fut appelé Pointe à Beauséjour, peut-être en raison de la beauté de son site. Dominant toute la région de Chignectou, la Pointe à Beauséjour ouvrait un vaste panorama sur la rivière Missaguash et la crête distante de deux milles, vers l'est, à laquelle fut réservé par la suite le nom de Beaubassin.

A l'occasion de la guerre de succession d'Autriche, les Anglais découvrirent que Chignectou servait de base militaire française; ils soupçonnèrent donc les habitants de Beaubassin d'accorder aide et appui à l'ennemi. En 1744, peu après que la nouvelle d'une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre parvint en Amérique du Nord, une bande de Micmacs assiégea le fort anglais d'Annapolis-Royal et leur chef, un prêtre de la congrégation du Saint-Esprit, somma la garnison anglaise de se rendre. Ce fut là le premier geste militaire de l'abbé Jean-Louis Le Loutre. Celui-ci était arrivé en Nouvelle-Écosse en 1738 et ses rapports avec les administrateurs anglais avaient jusque-là été couronnés de succès. Sa descente sur Annapolis-Royal ne lui rapporta aucun avantage, car le commandant anglais déjoua ses plans en l'accusant de tremper dans le plan français visant à reconquérir l'Acadie. Les habitants de Chignectou se trouvaient aussi impliqués dans cette accusation à cause des relations que Le Loutre avait entretenues avec eux pendant la guerre et du fait qu'il résida parmi eux par la suite.

Pendant un certain temps, Beaubassin se changea effectivement en base militaire française. Des groupes armés d'Indiens et de coureurs de bois s'y étaient rassemblés dans le dessein d'envahir les établissements anglais. Poussé par le prêtre-soldat Le Loutre, le Père Germain, curé de Beaubassin, haranguait ses fidèles, les exhortant à révoquer leur serment d'allégeance à l'autorité anglaise et à se joindre à leurs compatriotes pour éloigner de la Nouvelle-Écosse l'influence anglaise et protestante.

Pendant la campagne qu'il mena en Acadie et qui dura plus d'un an, le sieur de Ramezay fit de Beaubassin une base importante de ses opérations. De là les Français lancèrent plusieurs expéditions contre les Anglais, dont la plus remarquable fut l'expédition sanglante de 1747 qui s'attaqua de

nuit à 500 hommes de troupe de la Nouvelle-Angleterre logés à Grand-Pré. C'est peut-être même là que se trouvait le «fort de neuf fusils» qu'il bâtit à «Bay Vert» en 1747.

Le traité d'Aix-la-Chapelle ayant mis fin à la guerre, une commission fut chargée de préciser les limites de l'Acadie, et pendant que Français et Anglais se disputaient sur des questions de droits réciproques, les forces rivales en Acadie travaillaient à raffermir leurs positions respectives. L'importance stratégique de Chignectou n'échappait à personne. Le gouverneur William Shirley, du Massachusetts, qui faisait partie de la représentation anglaise à la commission, soutenait que l'établissement anglais de Chignectou était «absolument nécessaire» et recommandait le maintien en permanence d'une «forte garnison régulière postée entre Baie Verte et Beaubassin».

Au printemps de 1750, le major Charles Lawrence débarqua à Beauséjour avec 400 hommes, ayant l'ordre de «choisir le site le plus avantageux pour la construction d'un fort à Chignectou et de lancer tous les préparatifs nécessaires pour assurer ce but». Le commandant anglais fut reçu par le chevalier de La Corne qui avait été envoyé à Beaubassin vers la fin de l'année 1749 afin d'établir des postes à Shepody, Memramcook et Petitcodiac. La Corne s'était bâti une position sur la crête Beauséjour et il l'avait délimitée. Il signifia donc à Lawrence que les troupes anglaises ne pouvaient débarquer sur cette partie de l'isthme, tout le territoire situé à l'ouest de la rivière Missaguash étant français. Tandis que les deux officiers discutaient, la marée se retira. L'infortuné Lawrence vit que La Corne était trop solidement installé pour être chassé et il se trouva en même temps dans l'impossibilité de traverser du côté est, car il aurait alors été séparé de ses bateaux cloués au rivage par la marée basse, du côté français.

Entretemps, Le Loutre et Germain avaient cru le moment opportun pour forcer les Acadiens de Beaubassin à quitter leurs demeures en territoire anglais et à s'établir du côté français. Le Loutre avait envoyé des lettres et Germain était passé parmi les habitants de Beaubassin, leur enjoignant de ramasser tous les biens qu'ils pouvaient emporter et de passer du côté français de la Missaguash. Ne sachant trop quelle était l'intention des soldats anglais postés dans la baie (maintes fois les Anglais avaient dénoncé des sympathies françaises, et l'on craignait un danger de déportation), les Acadiens quittèrent Beaubassin. Une fois les Acadiens partis, les Micmacs envoyés par Le Loutre mirent Beaubassin à feu, de sorte que lorsque Lawrence et ses hommes débarquèrent sur le côté est de la rivière, ils ne trouvèrent que des cendres.

Il était impossible, dans de telles conditions, de se mettre à construire un fort: les soldats n'auraient eu aucun abri, et on n'aurait pu ni se ravitailler ni trouver de main-d'œuvre. Dès que le permit la marée haute, Lawrence tourna le dos aux rives désolées de Beaubassin.

Mais en septembre, il revint sur les lieux avec un effectif de plusieurs centaines d'hommes munis de tout le matériel nécessaire pour ériger un fort et assurer leur subsistance. Lawrence n'essaya pas de mettre le pied sur le côté français de la Missaguash, mais les Français et leurs alliés indiens, cachés derrière les digues élevées par Le Loutre du côté ouest de la rivière, n'en ouvrirent pas moins le feu sur les arrivants. Le commandant anglais sauta alors dans l'un des bateaux et monta le premier à l'assaut du rivage; puis,

suivi de ses hommes et retenant leur feu jusqu'à la dernière minute, il fonça tout droit sur les tirailleurs qu'il réussit à mettre en fuite. Lawrence jeta aussitôt les bases d'un camp et éleva à la hâte des fortifications sur la crête de Beaubassin.

Ces fortifications consistaient en un fort en forme de quadrilatère, entouré de palissades et renforcé de terre, qui fut appelé, en l'honneur de son fondateur, le fort Lawrence. Deux mois après le débarquement de Lawrence, en 1751, les Français commencèrent à bâtir un fort palissadé de l'autre côté de la Missaguash, sur la crête de Beauséjour. Le fort Beauséjour comportait, au début, une palissade de bois non renforcée, renfermant cinq bastions, une caserne, un logement d'officiers avec cheminées d'argile, un entrepôt, un poste de sentinelle et une poudrière. On y entrait d'abord par le côté est.

La construction du fort Beauséjour avança lentement et péniblement, en partie parce que Le Loutre avait retenu une forte proportion des ouvriers de l'endroit pour la construction d'une grande digue. On ne tarda pas à décider de renforcer considérablement le fort et à cette fin on construisit, autour des piquets et par-dessus ceux-ci, des remparts massifs de terre gazonnée destinés à contenir des casemates en bois d'œuvre dont les bastions seraient flanqués de tourelles. Une tranchée de 16 pieds de largeur et de 7 pieds de profondeur devait s'ouvrir à l'extérieur des terrassements, puis un glacis serait ajouté ainsi qu'une autre palissade extérieure.

Duchambon, un des commandants du fort, rapportait deux ans plus tard, en 1754, que ces travaux n'avançaient pas beaucoup. Il précisait que les bastions et la tranchée n'étaient pas terminés, que l'entrepôt devait être rebâti et que les logements des officiers et des soldats étaient déjà en mauvais état. Outre des casernes inachevées et une poudrière mal située, le fort avait des murs qui n'offraient aucune protection; de plus, l'eau y était si boueuse qu'il fallait aller en charrette à bonne distance pour trouver de l'eau potable. Il y avait cependant une boulangerie et un hôpital à l'extérieur du fort.

Voyant que le fort ne pourrait jamais soutenir un siège, le gouverneneur du Canada donna instructions au commandant Duchambon et à Le Loutre de lancer une attaque sur les Anglais dans l'isthme. Mais une copie de ce message détenue par le traître Thomas Pichon tomba aux mains des Anglais et ces derniers y trouvèrent un prétexte pour assaillir par surprise le fort Beauséjour, attaque que Lawrence et le gouverneur Shirley du Massachusetts projetaient depuis quelque temps. Une armée de 2,000 volontaires levée en Nouvelle-Angleterre par Shirley fut mise sous le commandement des lieutenants-colonels John Winslow et George Scott et envoyée en Nouvelle-Écosse pour se joindre alors à l'expédition dirigée par le lieutenant-colonel Robert Monckton.

Les troupes débarquèrent près du fort Lawrence le 2 juin 1755, à la faveur du brouillard et sans éveiller l'attention des Français. Après une journée de préparatifs, elles passèrent à l'attaque le 4 juin. Les soldats de la Nouvelle-Angleterre et les 270 hommes de garnison du fort Lawrence marchèrent, «fusils tout étincelants, l'air hautement martial», sur la grand route menant au fort Beauséjour. Le chemin avait été inondé par les digues que les Français avaient ouvertes. Une avant-garde formée de 60 carabiniers, sous les ordres du capitaine Nathan Adams, ouvrait la marche.

La cible qu'on avait d'abord en vue était le passage de la rivière, à l'endroit appelé Pont à Buot (d'après un colon acadien de ce nom). Ce dernier ainsi qu'une «pauvre petite redoute aux piquets peu solides et mal espacés», avaient été détruits par les Français, mais du côté ouest de la Missaguash, un parapet et une petite forteresse surmontée de deux canons pivotants pris à un bateau anglais avaient été dressés pour protéger les approches du fort Beauséjour.

Le capitaine Adams et ses hommes n'étaient qu'à 300 verges du passage de la rivière lorsqu'une décharge nourrie de mousquets s'abattit sur eux: c'étaient les Indiens lançant le cri de guerre, les Acadiens et les réguliers français, au nombre d'environ 400, qui avaient ouvert le feu, cachés derrière un parapet et dans la forêt. Les troupes firent halte tandis que les canonniers anglais transportaient à l'avant quatre canons de six livres. En moins d'une heure, une canonnade bien réglée mit le feu à la forteresse; puis, protégé par les canons, un détachement de soldats jeta un pont provisoire sur la rivière au moyen de gros troncs d'arbres. Vivement les fantassins passèrent de l'autre côté pour défoncer la barricade. L'escarmouche qui s'ensuivit causa quelques pertes de vie.

Ayant franchi les défenses extérieures de Beauséjour, les troupes avancèrent à moins de deux milles du fort français, bravant les charges sournoises et soutenues des Indiens et des coureurs de bois. La nuit les força de s'arrêter là, mais dès le lendemain matin elles se mirent en route et poussèrent prudemment jusqu'à un mille et demi du fort afin d'en explorer les abords. Les deux jours qui suivirent ne furent marqués d'aucun incident remarquable si ce n'est l'apparition du capitaine Sylvanus Cobb, corsaire du fort Lawrence et ennemi des Indiens, dont le bateau, le *York,* chargé de vivres et de rhum remonta la Missaguash sous les balles des Français.

Le 8 juin, le colonel Winslow monta, à la tête de 300 hommes, jusqu'à moins de 600 verges du fort Beauséjour, dans le but de trouver un point d'attaque pour son artillerie. Les Français tentèrent de déloger les assaillants de la colline qu'ils venaient de prendre, mais Winslow tint bon jusqu'à ce qu'il reçût l'ordre du colonel Monckton de se retirer. Le même jour, les soldats de la Nouvelle-Angleterre s'emparèrent d'un avant-poste français établi dans les marais, dans l'île Tonge. Cette nuit-là, un émissaire quitta l'«île», apparemment pour aller rendre visite à sa femme; il fut capturé en chemin et conduit au fort Beauséjour.

Trois jours plus tard, Winslow revint sur la colline, non loin du fort, et en chassa les Français, cependant que le capitaine Adams effectuait une tournée de reconnaissance sur le terrain situé à droite du fort: il trouva là un canon abandonné, la voiture d'un officier français et d'autres dépouilles. De nouveau le 12 juin, les soldats de la Nouvelle-Angleterre et des réguliers apparurent sur la colline que Winslow et ses officiers de génie avaient choisie pour placer l'artillerie. Pendant toute la journée du lendemain, un détachement de 200 hommes s'occupa de creuser des tranchées malgré le feu continuel provenant du fort, de sorte que le soir, l'endroit était en mesure de recevoir deux mortiers de huit pouces.

Les soldats de la Nouvelle-Angleterre et les Français échangèrent des fusillades d'artillerie pendant encore deux jours. Un mortier mis hors d'état de servir par une bombe française fut remplacé le lendemain par un

autre de même calibre et par un mortier lourd de 13 pouces. A l'intérieur du fort Beauséjour le moral flanchait sous l'effet des bombardements anglais, même si les pertes n'étaient que légères. L'homme d'artillerie français Louis de Fiedmont fut à ce point impressionné par la force des projectiles que lançaient les mortiers de huit pouces et de 13 pouces qu'il craignit pour le fameux abri du fort «à l'épreuve des bombes» (l'abri était recouvert de 10 pieds de terre). Hay, l'émissaire anglais qui avait été pris, se trouvait dans cet abri et comme la plupart des Français, il s'y sentait plus en sécurité que n'importe où ailleurs dans le fort. Les assiégés travaillaient d'arrache-pied à renforcer les fortifications par des ouvrages improvisés, utilisant des ballots et des barils remplis de terre, rasant les bâtiments inflammables ou leur enlevant le toit et couvrant de peaux le toit de la poudrière.

Le 16 juin, les Français et les soldats de la Nouvelle-Angleterre rouvrirent furieusement le feu. Un coup direct ayant atteint l'abri «à l'épreuve des bombes», l'émissaire Hay et les officiers français qui déjeunaient ensemble furent tués sur-le-champ. Ce coup mortel porté à l'abri sema la panique dans le camp français. Les Acadiens et autres civils qui se trouvaient dans le fort supplièrent le commandant de se rendre. Duchambon demanda l'avis de ses officiers et il fut unanimement admis que le fort ne pouvait plus supporter longtemps pareil bombardement, à cause surtout du fait que sous un feu d'artillerie lourde, la poudrière était plus vulnérable encore que l'abri.

Vers neuf heures du matin, un drapeau blanc apparut sur le fort français et des émissaires vinrent parlementer chez les soldats de la Nouvelle-Angleterre; on rédigea des articles provisoires de capitulation qui furent signés le même jour. Tôt dans la soirée les réguliers de Monckton et les hommes de Winslow prenaient possession du fort Beauséjour.

Deux jours plus tard, le fort Gaspereau, situé près de la Baie Verte, se rendait aussi à Winslow. Ce petit fort avait été construit à peu près au même temps que le fort Beauséjour. Il était à ce point délabré que Winslow y trouva «toutes choses dans un état on ne peut plus lamentable». L'isthme passait donc complètement aux mains des Anglais. Le fort Beauséjour prit alors le nom de fort Cumberland, en l'honneur du duc de Cumberland, et le fort Gaspereau reçut le nom de fort Monckton, en hommage au commandant de l'expédition.

Les soldats de la Nouvelle-Angleterre maintinrent la garnison au fort Cumberland jusqu'en septembre 1755, date où ils furent retirés pour aider à la déportation des Acadiens. Déjà 400 Acadiens de Chignectou avaient été enfermés comme prisonniers dans le fort (alors que les soldats de la Nouvelle-Angleterre logeaient pour la plupart dans des tentes, à l'extérieur). Les troupes firent également quelques sorties, depuis le fort, afin de mettre le feu à des villages acadiens. Le colonel Winslow et un certain nombre de ses hommes jouèrent un rôle dans l'expulsion des Acadiens de la région des Mines; ils furent intimement mêlés aux événements dont le musée historique national de Grand-Pré, en Nouvelle-Écosse, perpétue le souvenir.

L'année suivante, le fort Lawrence, à Beaubassin, et le fort Monckton, près de Baie Verte, furent abandonnés par les Anglais; le fort Cumberland demeura le seul endroit de l'isthme de Chignectou qui possédât une garnison.

Peu après que le fort fut capturé, il fut entouré, à l'extérieur, de tranchées creusées symétriquement autour du camp, qu'on peut encore apercevoir vers l'est. D'après les plans que nous possédons actuellement, ce n'est pas à cet emplacement que le siège eut lieu, comme on l'affirme quelquefois, mais plus à l'est, à l'endroit où l'on érigea en 1757 un blockhaus de trois étages. A cette époque, on avait également élevé un éperon palissadé reliant les ouvrages principaux situés à l'ouest, qui étaient presque aussi étendus que ceux de la vieille partie du fort et renfermaient des casernes et des ateliers aujourd'hui disparus ainsi qu'une poudrière en brique et en pierre dont il reste les fondements. Le fossé et le glacis extérieur du fort principal avaient été achevés, et l'on y avait ajouté des remparts renforcés de fraises (piquets disposés horizontalement) et de deux casemates de pierre arquées. Une de ces casemates est restée intacte, tandis qu'il subsiste des vestiges de l'autre près du mur de ceinture, derrière la poudrière. Mais même en 1757, toutes les autres constructions étaient de bois.

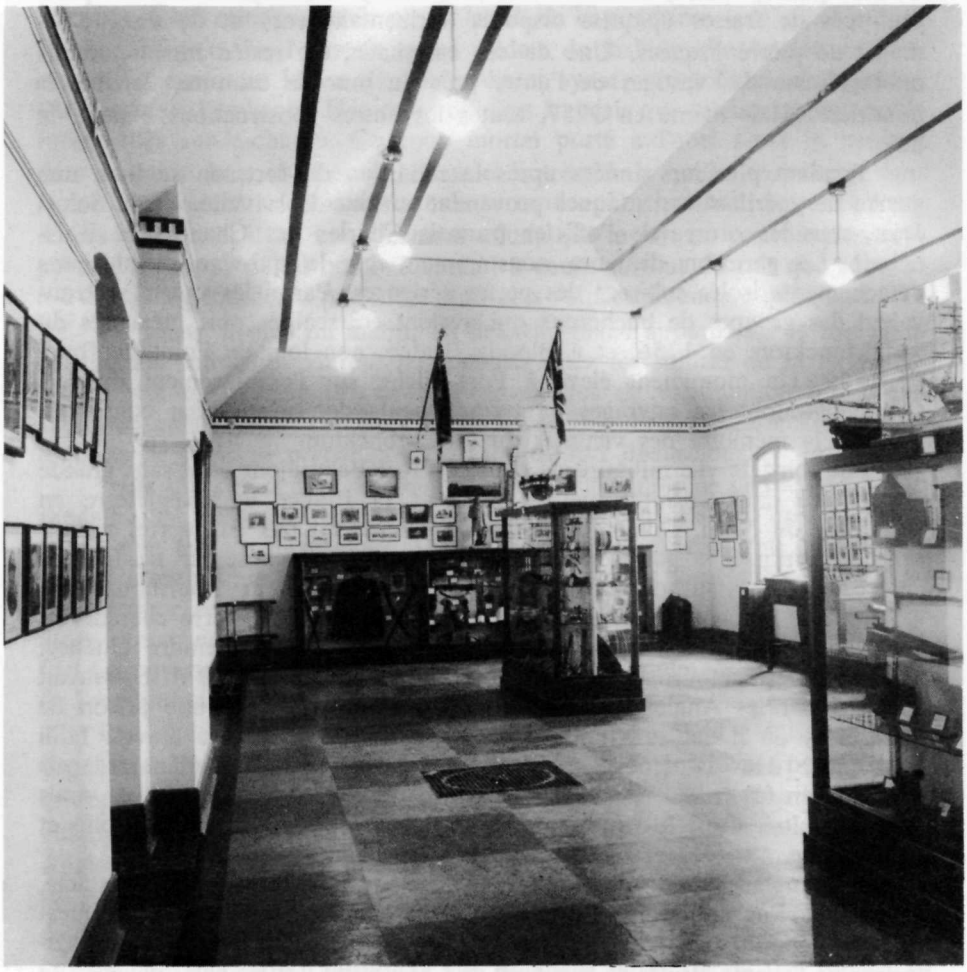
Pendant plusieurs années après la reddition du fort, on se livra une guerre de guérillas, les attaques provenant surtout de la vallée de la Saint-Jean, sous les ordres de l'officier français Charles des Champs de Boishébert. La garnison demeura constamment sur le qui-vive et plusieurs détachements isolés subirent des pertes sérieuses. Parmi les morts se trouvaient des groupes de bûcherons qui avaient été scalpés puis tués près du fort Monckton, en 1756, et à Bloody Bridge, non loin de Point de Bute, en 1759. Un monument élevé à Port Elgin, sur l'emplacement du fort Gaspereau dont les ouvrages de terrassements demeurent bien conservés, rappelle la mémoire des victimes du fort Monckton.

Au point de vue militaire, la chute du fort Beauséjour était sans grande importance dans la lutte que se livraient la France et l'Angleterre en Amérique du Nord. Comme les deux pays n'étaient pas en guerre, techniquement parlant, la garnison militaire française de Beauséjour ne fut pas emprisonnée; on lui permit plutôt de s'embarquer pour Louisbourg. Le Loutre, que les Anglais et les soldats de la Nouvelle-Angleterre cherchaient à capturer, réussit à s'enfuir à Baie Verte et finit par atteindre Québec. Mais comme il retournait en France, le bateau à bord duquel il se trouvait fut saisi par les Anglais et le fier lutteur fut envoyé dans une prison de l'île Jersey où il demeura enfermé pendant huit ans. Accusé d'avoir failli à sa tâche dans la défense du fort Beauséjour, le commandant français Duchambon fut traduit deux ans plus tard devant une cour martiale mais il fut acquitté. C'est lui qui commandait, en 1759, le poste que Wolfe et ses hommes attaquèrent par surprise sur les Plaines d'Abraham.

Les Anglais ayant capturé le fort Beauséjour, il ne restait plus d'obstacle, au point de vue militaire, à l'expansion de la colonie néo-écossaise; la question de délimiter les frontières de l'Acadie n'intéressait plus que les historiens de l'avenir. Privés de leur base de Chignectou, les Français devaient se contenter de maintenir des communications par eau entre Louisbourg et Québec, situation rendue précaire par les attaques répétées que les Anglais menèrent en 1755 contre les bateaux français.

En 1776, le fort Cumberland fut de nouveau assiégé par les colons de la Nouvelle-Angleterre établis sur l'isthme, qui fraternisaient avec les colons américains révoltés et qui espéraient renverser l'autorité anglaise

en Nouvelle-Écosse. Le colonel Jonathan Eddy, colon de Chignectou et chef principal des rebelles, qui avait obtenu des renforts de la Nouvelle-Angleterre et de la région de la rivière Saint-Jean, somma le colonel Joseph Goreham, commandant du fort, de se rendre. Goreham rejeta la sommation et refoula deux attaques au cours desquelles les fortifications érigées sur la crête furent brûlées lors d'une tentative pour mettre le feu à la poudrière. Mais les munitions vinrent sur le point de manquer et le commandant dut demander de l'aide. Deux compagnies de soldats et un détachement de marins du fort Edward, à Windsor, répondirent à son appel. Lors d'une attaque surprise menée de nuit sur l'arrière du campement d'Eddy, les



Aile John Clarence Webster

rebelles furent mis en fuite. Parmi les jeunes rebelles qui furent capturés se trouvait Richard John Uniacke, qui après s'être admirablement ressaisi, devint plus tard procureur général et juge en chef de la Nouvelle-Écosse.

La guerre n'était pas terminée quand la casemate construite près de la poudrière tomba en ruines et les fortifications élevées sur la crête ne furent jamais rebâties. Il semble que le fort subit quelques réparations au commencement de la guerre de 1812, mais le travail fut abandonné peu après la guerre, et vers le milieu du siècle l'endroit était occupé par des bâtiments de ferme.

Le parc historique national du fort Beauséjour fut désigné comme tel en 1926 afin d'assurer la conservation des restes du vieux fort. On peut encore voir clairement les contours du fort dont le plan forme un pentagone; une des casemates de pierre construites après le siège a d'ailleurs été restaurée. Le réseau de tranchées qui entoure le fort, vers le nord, date de la même époque.

Le musée est ouvert au public tous les jours,
y compris les dimanches.

DIRECTION DES PARCS NATIONAUX ET DES LIEUX HISTORIQUES
Ministère des affaires indiennes et du Nord canadien
Ottawa

©
IMPRIMEUR DE LA REINE POUR LE CANADA
OTTAWA, 1970

Imprimé au Canada